FEUILLETON DE L'ABEILLE

ROMAN DE LA VIE AMÉRICAINE

GUY LIVINGSTONE

OU

A OUTRANCE

Par M. GEORGE-ALFRED LAWRENCE

XXIV.

"Si vous voulez, dit-il, je vais vous faire monter à cheval, et nous irons ensemble au camp. Il y a encore une place d'aide-de-camp à prendre."

Mon bras droit, fort heureusement, était intact. Je répondis que j'étais tout prêt à le suivre. Mais, comme il ne pouvait me donner un cheval, il me fallut attendre qu'il m'eût procuré une monture. Il me quitta donc pour aller chercher un cheval, et je restai seul avec Livingstone, qui, à la requête de celui-ci, avait bien voulu me tenir compagnie pendant son absence. Je remarquai alors que le jeune homme était très pâle, et qu'il avait les yeux rougis par les larmes. Il me dit qu'il venait de perdre son père, qui était mort subitement, et qu'il était accablé de douleur. C'est l'idée qui me frappait le plus en ce moment. Je ne pouvais me figurer Livingstone pleurant. Il me semblait que les larmes devaient être aussi déplacées dans ses yeux que sur la figure d'un lion. Je lui exprimai mes regrets, et il me remercia avec effusion. Il me dit qu'il était orphelin, et qu'il n'avait plus que sa sœur au monde. Il me parla d'elle avec tendresse, et me dit qu'elle était mariée à un officier de marine, qui était en ce moment en mer. Il me dit aussi qu'il avait été élevé avec elle, et qu'il l'aimait plus que tout au monde. Il me parla ensuite de sa mère, qui était morte depuis longtemps, et qu'il avait également beaucoup aimée. Il me dit qu'il avait été élevé par son père, qui était un homme très sévère, mais très juste, et qu'il avait pour lui le plus grand respect. Il me dit enfin qu'il était fâché de ne pas avoir été auprès de lui à ses derniers moments, mais qu'il avait été retenu à Washington par ses devoirs militaires. Il me dit tout cela avec une simplicité touchante, et je me sentis pour lui une vive sympathie. Je me demandai comment il était possible que cet homme, qui avait un cœur si tendre, fût le même qui avait commis tant de cruautés. Je me rappelai alors ce que m'avait dit Fanny Challoner, et je me dis que, si cet homme avait été capable de tuer Mohun, il avait dû le faire dans un moment de folie, et qu'il devait être bien malheureux d'avoir commis un crime dont il ne pouvait se souvenir. Je me rappelai aussi ce que m'avait dit Fanny, qu'il avait été blessé à la tête, et je me demandai si cette blessure n'avait pas affecté son cerveau. Je me rappelai enfin